

PARIS CANADA

ORGANE INTERNATIONAL DES INTÉRÊTS CANADIENS ET FRANÇAIS

FRANCE

PRIX DU NUMÉRO : 25 Centimes | ABONNEMENTS : Un an, 12 fr. 50

BUREAUX, 19, rue de Grammont, Paris

Émile GIROUARD, ADMINISTRATEUR
FOURSIN-ESCANDE, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

PREMIÈRE ANNÉE

NUMÉRO 17

Mercredi 1^{er} Octobre 1884

DIRECTEUR : HECTOR FABRE

CANADA

PRIX DU NUMÉRO : 5 Centimes | ABONNEMENTS : Un an, \$ 2.50

BUREAUX

S. MARCOTTE, AGENT GÉNÉRAL, QUÉBEC
Louis PERRAULT, AGENT, MONTRÉAL

SOMMAIRE

La Semaine à Paris. — Notes diverses. — La revue des Zouaves. — Revue. — Une Légende Bretonne. — Au jour le jour. — Chronique canadienne. — La Pêche aux Marsouins. — Le Dessus du panier. — Enigme. — Bulletin commercial.

LA SEMAINE A PARIS

Paris, 30 Septembre 1884.

Le correspondant du *Temps* au Tonkin trace un tableau piquant de la bonne ville d'Hanoï au moment de son départ :

J'ai quitté Hanoï avec un regret, dit-il. Dans cette grande ville qui se relève de ses ruines, on sent que quelque chose de considérable commence; et ce regret, c'était de ne pouvoir voir ce que ce quelque chose deviendra. Au départ, officiers, fonctionnaires, colons nous font tous le même adieu: «A Paris, à Paris, nous nous retrouverons sur le boulevard.» Paris! le boulevard! L'air en est comme le breuvage de Circé: quand il l'a une fois respiré, le Français en reste ensorcelé pour la vie. Et même quand il n'en a pas goûté encore, il en subit déjà le charme; il en a tant entendu parler qu'il brûle de le connaître. Paris est pour lui le cœur et la merveille unique du monde. Peut-être est-ce là aussi une des raisons pour lesquelles nos colons ne se fixent jamais au loin sans esprit de retour. Aucun pays ne leur fait oublier l'enchanteresse. Beaucoup ne la verront probablement jamais; même une fois rentrés en France, ils se retireront chez eux, en Bretagne ou dans le Roussillon, mais de là, du moins, il leur semble qu'ils l'auront sous la main, à leur portée, et qu'ils ne seront plus en exil.

Tous ceux qui ont vu des Parisiens à l'étranger, ne peuvent contester l'exactitude de cette peinture des souffrances intimes que la plupart d'entre eux éprouvent en se sentant si loin de Paris. Cet état d'esprit leur gâte les joies du voyage et bien souvent altère la rectitude naturelle, ou acquise, de leur jugement. Ce qui ne leur rappelle pas vivement le boulevard les laisse un peu froids, ce qui ne les en rapproche pas leur semble un peu long. Chaque jour, ils allègent leur itinéraire, passent ici une ville, sautent là un territoire, et n'étudient la carte que pour découvrir la voie la plus courte qui les ramènera à Paris.

Il faut être juste cependant, et modéré: le portrait, le malin portrait que trace le corres-

pondant du *Temps* ne s'applique pas à tous les Parisiens.... au Tonkin. Plusieurs restent à Hanoï, quelques-uns s'y plaisent, d'autres y retournent.

C'est la seconde partie du tableau — *les Provinciaux au Tonkin* — qui est vraiment piquante et neuve. Ces braves gens du Roussillon, qui regrettent Paris qu'ils n'ont jamais vu, qui soupireront après le boulevard qu'ils ne verront jamais, sont dignes de figurer dans une revue de fin d'année au Palais-Royal ou aux Variétés. Tout n'est pas inexact dans ce croquis. Il est vrai que le faux Parisien est à l'étranger plus Parisien que le vrai Parisien, et qu'il regrette d'autant plus bruyamment le boulevard qu'il arrive du Roussillon.

Mais soyons de meilleur compte que le collaborateur du *Temps*. Si le Parisien ne renonce jamais à Paris, le provincial qui, lorsqu'il habitait sa province, y venait bien rarement, finit par s'habituer à n'y plus venir du tout. Il s'acclimate plus vite qu'on ne le dit, et si, par hasard, la fantaisie lui vient plus tard de voir Paris, il s'y sent perdu, ou de retour dans sa province, il s'y trouve à l'étroit.

Le Tonkin alors est vengé. Du fond du Roussillon, ou même du haut de Paris, on le regrette. Ce provincial morose, ce Parisien inconsolable devient un enragé Tonkinois. Il ne veut plus avoir affaire qu'aux Pavillons-Noirs, et il n'a l'esprit en repos que lorsqu'enfin, tournant le dos au boulevard, ou disant adieu au Roussillon, il retourne vers ces contrées nouvelles au sein desquelles la vie est plus large, l'égoïsme moins intraitable, la fortune plus humaine et plus accessible.

Les choses s'arrangent pour la France du côté de la Chine; elles se gâtent pour l'Angleterre du côté de l'Égypte.

La Chine semble disposée à céder sur les points essentiels, et la France se contentera de l'occupation de Kelung, jusqu'au complet paiement de l'indemnité de guerre. Au retour des Chambres, M. Jules Ferry va être en mesure d'annoncer que l'apaisement est prochain.

C'est l'Angleterre qui prendra la suite des embarras de la France vers l'Orient, et, pour son compte, ce n'est pas la Chine qu'elle trouvera devant elle, mais l'Europe, qui n'entend pas se désintéresser des affaires égyptiennes. La mesure prise par le gouvernement égyptien, sous l'inspiration de lord Northbrook, et qui a suspendu l'amortissement de la dette, a ouvert les yeux des grandes puissances sur la série de projets que médite le cabinet de M. Gladstone;

elles se préparent visiblement, sous la direction de M. de Bismarck, à les combattre.

L'Angleterre n'a point, comme la France, l'habitude de l'isolement. D'ordinaire elle marche de concert avec la plupart des autres grandes puissances. Il sera intéressant de voir quelle impression produira sur elle une situation toute nouvelle, et si elle montrera une fermeté égale au courage dont la France a toujours fait preuve en pareille occurrence.

C'est demain le deuxième centenaire de la mort de Corneille. Le curé de Saint-Roch a tenu à donner un caractère religieux à cette commémoration. Il n'a pas voulu laisser le théâtre honorer seul la mémoire de l'auteur de *Polyeucte*. Une messe solennelle sera célébrée à Saint-Roch, et à l'évangile, l'abbé Millaud prononcera une homélie sur Corneille.

Elle sera curieuse à entendre à plus d'un titre. Le grand Corneille n'a pas écrit que *Polyeucte*, il a fait aussi le *Cid* et bien d'autres pièces d'un caractère moins sévère. Et puis, si on rend les honneurs religieux à Corneille, parce qu'il a fait *Polyeucte*, comment ne pas les rendre à Racine, qui a fait *Athalie*? Le souvenir de *Phèdre* suffira-t-il pour l'en priver?

Les honneurs religieux décernés à Corneille et promis à Racine inspireront peut-être, à quelques-uns des dramaturges du jour, la pensée de glisser dans leur répertoire, à côté de tant de pièces d'une moralité douteuse, quelques chefs-d'œuvre d'un caractère plus élevé, qui leur vaudront plus tard les prières de l'Église. C'est sans doute cet espoir qui a engagé le curé de Saint-Roch à rendre un si noble hommage à la mémoire de Corneille et à y convier les artistes de la Comédie-Française.

Cette plaisanterie idiote: *On dirait du veau, a fait son temps*. Elle est remplacée par cette autre: *Ne vous appelez-vous pas Henriette*? Celle-ci nous vient de l'Odéon, et voici comment M. Francisque Sarcey nous en raconte la légende dans son compte rendu du *Mari*:

Les jeunes gens qui s'essayaient au métier d'auteur dramatique pourront prendre, en lisant l'analyse du second acte, une leçon de métier bien curieuse.

Maurice Robert est revenu en France; il est à l'hôtel, mourant de je ne sais quelle maladie que le chagrin a compliquée. Son ami Danceny est près de lui et a envoyé chercher le médecin. Le médecin arrive et on le fait passer dans la chambre à côté, où le malade repose. Tandis qu'il l'examine, voilà Henriette qui entre. Son intention formelle était bien de se rendre au couvent; mais quoi! elle a appris que Maurice

était à l'article de la mort; elle n'a pu résister au désir de venir lui dire elle-même.

— Je ne suis pas coupable; je ne vous ai pas trahi; je vous aime toujours.

Elle est en train de causer de tout cela avec Danceney, quand le médecin sort, et voyant une femme qui est là et qui a l'air d'être des amis du malade, il s'approche d'elle effaré, et à brûle-pourpoint, il lui demande :

— Ne vous appelez-vous pas Henriette ?

A cette question inattendue, tout le public est parti de rire. Et aussitôt l'acte fini, dans les couloirs, cette plaisanterie a pris feu comme une trainée de poudre : on n'abordait pas une femme sans lui dire :

— Est-ce que vous ne seriez pas Henriette ?

Que voulez-vous, nous sommes tous de grands gamins !

Et là-dessus on se demande comment il se fait qu'à aucune répétition, pas même à la répétition générale, où il y avait peut-être une centaine de spectateurs, on ne s'est aperçu de l'effet que ferait sur le public cette question saugrenue :

— Vous appelez-vous Henriette ?

On voit d'ici la scène, et le *tout Paris* se répétant, dans les entr'actes : *Ne vous appelez-vous pas Henriette ?*

Il y avait de quoi tuer un auteur. Cependant le *Mari* a réussi; mais on peut prédire que le mot durera plus longtemps que la pièce.

~~~~~ C'était une singulière idée d'installer au cœur même de Paris une exposition de bébés. Ce genre de spectacle qui suppose chez le spectateur des instincts violents de père de famille, ou une sorte de respectueuse admiration pour cette forme de la richesse nationale, convenait peu à ce milieu gouailleux.

Les pauvres petits eussent été le point de mire de plaisanteries impitoyables, la proie des vaudevilles — ils le sont même un peu, quoique l'exposition ait été contremandée.

Et puis, y a-t-il à Paris assez de bébés pour former toute une exposition ? Ils sont charmants, mais assez clairsemés. Il aurait fallu peut-être faire appel à l'étranger. Quel aveu !

Le préfet de police a été bien avisé, sous prétexte d'hygiène, d'interdire, au lieu où s'ouvre chaque année le Salon, l'exposition de ce tableau comparé des familles.

La France, qui brille dans les arts, n'est point en mesure de lutter sur ce terrain avec la libre et féconde Amérique.

HECTOR FABRE.

## NOTES DIVERSES

M. et Mme Prume sont arrivés à Paris ces jours derniers, venant de Bruxelles où ils ont passé un an. Mme Prume a obtenu un vif succès dans tous les concerts où elle a chanté pendant son séjour en Belgique. M. Calabresi, directeur du théâtre de la Monnaie, lui avait offert un brillant engagement, que, pour des motifs d'ordre privé, elle a dû refuser.

Mlle Le Luc, sœur de Mme Prume, a profité de son voyage en Europe pour se perfectionner encore et est devenue une cantatrice et une pianiste accomplie.

M. Prume va se faire entendre du public parisien au Concert de Musique moderne, (ancien concert Padeloup).

Nous espérons donc avoir bientôt l'occasion d'aller constater le succès de nos excellents et sympathiques artistes canadiens et les applaudir.

~~~~~ Inscrits à l'Agence du Canada, 19, rue de Grammont : L'abbé Gustave Bourassa, Mlles Bourassa, M. F. Jehin Prume et Mme Prume, docteur Joyal, John E. Steele, Montréal, M. de B. de Liberprey, Saint-André Avellin, M. Frank E. Randall,

Boston; M. P. Richarme, ancien député, M. Félix Doistau, M. François Cailhau, M. Henry Baron, M. A. Chardon, Paris; M. Aubry, Augers; M. Lucien Burlet, Nevers.

~~~~~ M. Lefèvre, ministre plénipotentiaire, chargé du consulat général de France à New-York, ancien consul à Québec, vient d'être désigné par M. Jules Ferry pour représenter diplomatiquement le gouvernement de la République française à la conférence internationale qui doit s'ouvrir à Washington, le 1<sup>er</sup> octobre, pour la fixation d'un méridien initial et d'une heure commune à toutes les parties du globe.

Le délégué technique du gouvernement français est M. Jansen, membre de l'Institut, directeur de l'Observatoire de Meudon.

~~~~~ Dans les *Croquis militaires d'Afrique*, qu'il publie dans l'*Ardèche républicaine*, notre ami M. Léon Barat parle en termes sympathiques des bateliers canadiens en route pour le Nil.

C'est chose décidée; les Américains viennent en Afrique. Les bateliers canadiens-français vont diriger la flottille du Nil.

On a beau faire; on éprouve malgré soi quelque tristesse à songer qu'avec un peu d'intelligence et de courage nos rois nous auraient gardé ce bon Canada, resté français de cœur et de langage. Inutiles regrets. C'était du temps de Montcalm qu'il fallait penser aux Canadiens, alors qu'il aurait suffi de quelques milliers d'hommes pour les sauver.

Du moins c'est toujours le sang aventureux de nos ancêtres qui coule dans leurs veines. Au premier appel, au premier cri de guerre, leur âme gaillarde s'est émue. Il y a des coups à donner, des horions à recevoir, des tâches rudes à remplir, des dangers à courir, ils ont répondu: présent.

Où qu'ils aillent, nous savons d'avance que leur ancienne mère patrie n'aura pas à rougir d'eux; au service du pape, leurs zouaves furent héroïques. Au service d'Angleterre, ils ont eu des généraux comme Salaberry. En France, Comte s'est fait tuer à Patay, et c'est sur les champs de bataille du sud oranais que Chartrand, aujourd'hui officier de zouaves, a gagné ses galons; ces jours derniers, un Québécois, J.-L. Renaud, s'enrôlait encore dans la légion étrangère.

Ces Français d'Amérique sont les premiers rameurs du monde et le Nil n'a rien qui puisse effrayer les hommes du Saint-Laurent; leurs cœurs sont bien placés et leurs bras sont vigoureux. Gordon, entouré depuis de longs mois par des barbares, devra peut-être sa délivrance à des Français, hier prisonniers de la civilisation dans l'Amérique septentrionale, ses défenseurs à présent en Afrique contre l'Islamisme soulevé.

Même en Egypte, sous le drapeau britannique, en uniforme anglais, dans une contrée où Londres s'efforce d'assurer sa prépondérance absolue, les Canadiens trouveront les grandes traces de leur ancienne métropole, les souvenirs d'expéditions françaises, militaires ou scientifiques, bien autrement brillantes que celles de lord Wolseley. Ils entendront la langue maternelle parlée dans les rues du Caire comme dans les rues de Montréal; le canal de Suez leur redira la gloire d'un Français aussi bien que les Pyramides, et devant les monuments antiques, ils apprendront avec admiration qu'un Français, Maspero, est en train de ressusciter l'ancienne Egypte qui était morte.

Et eux-mêmes, sans peut-être y songer seulement, les bateliers du Saint-Laurent, transplantés sur le Nil par l'Angleterre, ils vont ajouter une page nouvelle à l'histoire du rôle civilisateur de la race française sur la rive méridionale de la Méditerranée.

~~~~~ L'honorable M. Joly adresse aux journaux une lettre dans laquelle il insiste sur la nécessité pour les Canadiens de prendre part aux congrès forestiers qui ont lieu tous les ans en Amérique. Il rappelle que le congrès de Montréal, en 1882, fut un grand succès et que la province de Québec en profita largement. Le congrès de 1883, à Saint-Paul (Minnesota), ne put réunir qu'un très petit nombre de sylviculteurs de la Nouvelle-Angleterre et du Canada, le lieu de ce congrès étant trop éloigné.

Mais cette année, le congrès se réunira à Saratoga, distant de quelques heures seulement de Montréal et de Québec par voie ferrée. L'un des articles du programme comprend une excursion dans la région de l'Adirondack, dont on s'occupe beaucoup depuis qu'il a été établi que la destruction de ses forêts a été la cause de la baisse des eaux de la rivière Hudson à un degré tel, que la navigation, près d'Albany, en a été considérablement affectée.

~~~~~ Le chiffre total des bœufs canadiens exportés pendant la présente saison jusqu'à la date du 15 septembre, a été de 39,613, soit une augmentation de 1,591 sur le chiffre de l'année 1883, et de 5,430 sur celui de 1882.

~~~~~ L'île d'Anticosti, qui se trouve dans l'estuaire du Saint-Laurent, était depuis plusieurs années offerte en vente. Elle vient d'être achetée par un syndicat composé de lord Headly, le Dr Stockwell, MM. F. W. et Walder Stockwell et le capitaine Heigham, qui en font en ce moment l'exploration. Cette île fut concédée par le roi de France, à l'illustre découvreur du Mississippi, Charles Joliet, pour le récompenser de ses voyages et des services qu'il avait rendus à la colonie.

L'île d'Anticosti n'est habitée que par quelques personnes (gardiens de phares et pêcheurs) bien qu'elle occupe une surface, avec les îles qui en dépendent, de plusieurs millions d'hectares. C'était une excellente occasion de se constituer un domaine, grand comme un petit royaume. Les amateurs qui regretteraient cette occasion pourront la retrouver en cherchant bien dans d'autres parties du territoire de la Confédération.

Le prix d'achat est, dit-on, de 505,000 francs qui aurait été entièrement payé.

## LA REVUE DES ZOUAVES

~~~~~ Que sont-ils devenus, les soldats de Castelfidardo, de Mentana et de Patay ?

Certes on ne les a pas oubliés; mais voici que l'élection de M. Cazenove de Pradines ramène l'attention sur cette légion d'hommes de cœur dont le sang a si noblement coulé sur tous les champs de bataille du royaume de Saint-Pierre violé, et de la France envahie. Il sera sans doute permis à l'un de ceux qui eurent l'honneur de servir parmi ces braves, à un des camarades du nouveau député, à un fidèle de Charette, de se laisser aller un moment à ses souvenirs. Certes, quiconque a porté notre uniforme nous comprendra. Ce n'est pas en vain qu'on a passé par un tel régiment, et l'on sait depuis longtemps que la qualité de zouave pontifical imprime caractère.

L'initiateur du régiment fut le général de Lamoricière; ce n'était qu'une poignée d'hommes placés sous le commandement du colonel de Becdelièvre, mort en 1871, et animés par l'enthousiasme du capitaine de Charette.

Combien tombèrent à Castelfidardo? Le capitaine de Charette blessé; le comte Arthur de Chalus, Georges d'Héliand, Misaël de Pas, Alfred de la Barre de Nanteuil, Thierry du Fougeray et tant d'autres morts auprès du brave général de Pimodan.

En 1867, le bataillon devint régiment et fut placé sous les ordres du colonel Allet, le descendant d'un colonel de suisses qui avait servi sous Henri IV à Arques et à Ivry. Celui-là aussi est mort dans la retraite en 1879.

M. de Charette fut nommé lieutenant-colonel.

Mais voici la campagne contre les garibaldiens; Valentano, Bagnorea, Subiaco, Monte-Libretti, Nerola, et finalement Mentana. Parmi les morts de ces belles journées: les deux Dufournel, dont le père fut député à l'Assemblée nationale; le capitaine de Vaux, le vicomte Doynel, le comte Carlos d'Alcantara, le comte Urbain de Quelen, Bernard de Quatrebarbes et tant d'autres dont les noms sont vivants parmi tous leurs anciens camarades.

Puis, vient l'année de deuil pour la papauté et pour la France; le 20 septembre 1870, les Piémontais entraînent dans Rome, après que le Pape eut donné l'ordre d'élever le drapeau blanc. Les zouaves français revenaient en France avec M. de Charette, et se refoient à Poitiers pour aller, de là, à Orléans, à Patay et au Mans.

Qu'il suffise de citer ici cet éloquent passage d'un discours de M. Cornély, prononcé à Limoges, le 24 janvier de l'année dernière :

« Ils étaient huit cents, à Patay — huit cents contre huit mille Prussiens, sans compter l'artillerie, Charette, à cheval, et le général de Sonis s'avançaient au milieu d'eux. »

» Il y avait entre Loigny et eux un bouquet de bois. Quand ils approchèrent, ils commencèrent à être décimés. Verthamon, qui portait la bannière des zouaves, l'étendard blanc sur lequel un Sacré-Cœur était brodé, tomba foudroyé.

» M. de Bouillé releva la bannière, et tomba à son tour, la passant à un autre Bouillé, son fils, qui, lui, en mourant comme son père, la confiait à son beau-frère, Cazenove de Pradines.

» Cazenove de Pradines tombait à son tour et passait la bannière à Traversay, qui tombait, lui aussi.

» Et chaque fois que, après avoir plané comme une colombe sanglante au dessus des têtes de ces héros, la bannière plongeait sur la terre et se relevait, passant d'un mort entre les mains d'un vivant qui allait mourir, mêlée aux gouttelettes du sang divin peintes sur la croix blanche, il y avait de vraies gouttes de sang humain.

Parmi les morts de cette campagne de France: Joseph de Vogué, le commandant de Trousures, l'un des plus braves et des meilleurs parmi tous; Albert de Gastebois, Paul de la Bégassière, Jean de Bellevue, Pierre de la Grange, le baron de Barry, Michel de Féligonde, Gustave de Boissieu, du Boischevalier, Raymond de Villebois, Maurice du Bourg, Auguste de la Brosse, etc., etc.

D'autres, qui avaient servi à Rome, mouraient dans les rangs de l'armée régulière ou dans la mobile: Henri de Vauxonne, tué à Gravelotte; le duc de Luynes, à Patay; Henri de Beaurepaire, tué à Dreux; Charles de Saisy, tué à Châteaudun.

D'autres sont morts des suites de leurs blessures ou des fatigues des campagnes de Rome et de France: Gaston de Bonrepos, le comte de Rafléris-Soissan, Pierre d'Exea, le comte Paul de Durfort-Civrac, Henri de Murard, le duc Pierre de Blacas, Gaston de Saint-Gilles, et l'héroïque marquis de Coislin qui, avec sa longue barbe blanche, et ses soixante-quinze ans, fit toute la campagne de France, comme simple soldat et refusait de se coucher avec les tirailleurs, au combat de Brou: « Je ne me coucherai, dit-il, que pour ne plus me relever. »

Aux vivants maintenant.

Du général Charette, il ne reste rien à dire: il continue, dans la retraite, à entretenir les relations cordiales qui l'unissent à tous les anciens zouaves, gardant fidèlement le dépôt sacré du drapeau de Patay, qui fut un instant déposé sur le cercueil du comte de Chambord après avoir été déployé sur son lit funèbre.

Les anciens commandants sont: Lallemand, le héros de la bataille du Mans, mort en 1876; le comte Le Gonidec de Traissan, le député de Vitry, que tous aiment ou respectent à la Chambre; le vicomte de Coëssin, qui a épousé Mlle de Robien, et habite un très beau château dans les Côtes-du-Nord; M. de Montcuit, M. de Fumel, et avant eux le colonel d'Albousse qui, alors que M. de Charette était blessé et prisonnier des Allemands, réunit le corps, le réorganisa et lui adressa un ordre du jour mémorable dans les fastes du régiment. Le colonel est marié et habite Nîmes, où il est entouré de l'estime et de l'affection de tous.

La légion comprenait, en France, outre les trois bataillons de marche, un corps d'éclaireurs à cheval, commandé par M. Le Pays du Teilleul qui épousa plus tard la petite-fille du maréchal de Bourmont. Une batterie d'artillerie était conduite par le capitaine de Falaiseau, aujourd'hui fixé à Tours.

Parmi les anciens officiers, presque tous mariés, il faut citer: le capitaine de Féron, le vicomte Harscouët de Saint-Georges, MM. Alain, Urbain et Louis de Charette, fixés en Bretagne ainsi que MM. Gaston et Charles de Villèle et de Kersabiec, qui à Patay se battit corps à corps avec un Prussien et le terrassa, l'épargnant ensuite.

Puis ce sont, dans le Poitou: MM. de Traversay et de Lusignan.

A Bordeaux, M. Lapène et le comte de Montbel. Dans le Midi: le vicomte de Pouy, le comte Emmanuel de Sabran.

A Paris, le duc de Sabran, le comte Jacquemont, qui a écrit une si belle histoire de la campagne des Zouaves en France; le capitaine Guérin, le comte Bourbon-Chalus, le comte R. de la Vaulx, le vicomte R. du Puget, le vicomte Louis

d'Andigné, le marquis de Beauport, artiste et écrivain; le comte de Sapinaud, le marquis de Langlé, le comte de Puiseux, le comte Frédéric de Diesbach, le vicomte de Champeaux-Verneuil.

N'oublions pas, parmi les anciens zouaves, le brave Schmoderer, que toute la Bretagne a appris à connaître et à estimer; le fidèle Vendéen Couthouis, MM. de Foresta, d'Aubigny, André Bernard, un des grands industriels du Nord, Fernand Kolb-Bernard, le marquis Henri de La Lande, M. Jacques de Fitz-James, le comte Guy de Polignac, le vicomte de Cintré, MM. Stofflet, de Cathelineau, de Vilmaré, du Pavillon, de la Noue, de Monti, de Chevigné, de Lur-Saluces, de Kergariou, de Jerphanion et de Rochetaillée, lequel arracha le drapeau rouge de l'Hôtel de Ville de Saint-Etienne, en 1871, à la barbe des frères et amis.

Enfin plusieurs de nos anciens camarades sont dans la presse, la littérature ou les arts; rappelons simplement les noms de MM. de Fourcaud, Maurice d'Andigné, le rédacteur du *Journal de Paris*; Oscar de Poli, ancien préfet; Léon de la Brière, ancien sous-préfet; Anatole de Claye, ancien auditeur au conseil d'Etat; Louis de Meurville, Léon Galouge, Kergall, Henri Arsac et Dassier, l'auteur du dernier livre paru sur les zouaves, et Vittrant, de la *Vraie France*, à Lille.

Vous voyez que la liste en est longue, et je n'ai fait que citer au hasard de mes souvenirs.

Tous se souviennent de la devise du régiment: *In spe contra spem!*

(Gaulois)

UN ANCIEN ZOUAVE

REVUE

Le *XIX^e Siècle*, qui n'est guère clérical cependant, reconnaît que la loi scolaire du ministère belge est fort libérale. M. Eug. Liébert commence par déclarer que la loi nouvelle présente ce caractère curieux que le principe adopté par ses auteurs est tout simplement celui de l'autonomie communale.

En France, dit-il, une proposition de loi pareille pourrait être signée: Henri Maret, Sigismond Lacroix et de Lanessan, sans que personne songeât à s'en étonner. Rien de plus conforme, en effet, à la plus pure doctrine autonomiste, et les membres intransigeants du conseil municipal de Paris illumineraient si demain l'on promulguait chez nous cette loi que les libéraux belges qualifient de *loi maudite*. Elle établit en effet (art. 2) que « les écoles primaires communales sont dirigées par les communes ». Elle indique le programme minimum de l'enseignement primaire (art. 4) en ajoutant que les « communes ont la faculté de donner à ce programme les extensions reconnues possibles et utiles ».

L'article 7 attribue aux conseils communaux « la nomination, la suspension, la mise en disponibilité par mesure d'ordre et la révocation des instituteurs ». Il est juste de remarquer aussi que, par divers articles, la liberté de conscience est sauvegardée. Bref, la loi belge, œuvre du parti clérical réactionnaire, pourrait aussi bien être patronnée par nos révolutionnaires autonomistes les moins suspects.

Arrivant ensuite aux reproches dont la presse soi-disant libérale accable le roi pour avoir consenti à promulguer la loi, le *XIX^e Siècle* ajoute avec beaucoup de bon sens:

Elle ne pouvait pas, cependant, ne pas être promulguée, puisqu'elle venait d'être votée par un Parlement d'élection toute récente. On s'est adressé au roi; mais, en vérité, devait-il se résoudre à une sorte de coup d'Etat contre son ministère et contre des Chambres élues il y a trois ou quatre mois? Ce que le roi, touché des démarches des libéraux, a sans doute obtenu de son ministre, c'est la publication, en tête de la loi insérée au *Moniteur belge*, d'un rapport du ministre de l'Instruction publique, où il est dit que la loi sera appliquée dans un esprit de modération, et qui se termine par cette phrase: « La loi de décentralisation que je soumetts à la sanction royale consacre un système nouveau; les innovations, d'ordinaire, ne revêtent pas d'emblée leur forme définitive; le pays fera l'essai loyal de

cette loi de confiance dans les communes; le jour où l'expérience aura constaté les améliorations dont elle est susceptible, le gouvernement n'hésitera pas à proposer au roi et aux Chambres de les y apporter. » Ceci ne suffit point assurément pour satisfaire et pour calmer le parti libéral, surtout dans l'état d'exaltation où il est. Mais pouvait-on demander davantage au roi? et va-t-on, par une singulière aberration, lui faire un crime de se montrer scrupuleusement constitutionnel, comme il le doit?

M. Ernest Daudet rappelle un héroïque souvenir des Volontaires de l'Ouest en 1870.

Le comte Martial-Marie-Louis-Henri de Verthamon était issu d'une illustre famille du Limousin, alliée à la plupart des grandes maisons de France.

Engagé à deux reprises dans les zouaves pontificaux, lorsqu'éclata la guerre franco-allemande, il avait trente-sept ans. Il avait quitté femme et enfants pour aller au secours de la papauté; il les quitta de nouveau pour aller au secours de la patrie.

Le 1^{er} décembre 1870, les zouaves de Charette, sous les ordres du général de Sonis, étaient avec leur vaillant colonel à Sainte-Péray-la-Colombe, près de Coulmiers. Dans la soirée, M. de Charette envoya chercher M. de Verthamon et le conduisit chez le général de Sonis, en présence duquel il lui remit le drapeau des zouaves.

Jelis dans une lettre du général de Charette: « Quelques jours avant la bataille, il m'écrivait en me priant de consacrer le régiment au Sacré-Cœur de Jésus. C'est cette lettre qui m'a inspiré l'idée de lui confier notre oriflamme. »

A quatre heures du matin, l'héroïque troupe partait pour Patay, serrée autour de son drapeau porté par le comte de Verthamon. A neuf heures, le canon se faisait entendre. La division Barry, du 16^e corps, enlevait brillamment le village de Loigny, tandis qu'aux abords de Patay, les zouaves de Charette attendaient, l'arme au pied, les ordres du général Chanzy.

Ces ordres arrivèrent à une heure. Ils prescrivaient de se porter au secours du 16^e corps, débordé par un ennemi supérieur en nombre.

Sonis et Charette marchent sur Loigny. Loigny est emporté et dépassé. On arrive devant un petit bois d'où les Allemands embusqués dirigeaient sur nos troupes un feu d'enfer.

— Allons, mes amis, crie Sonis, montrons ce que peuvent des hommes et des chrétiens.

Et ces huit cents hommes épuisés par six jours de marche et les plus dures privations, se jettent en avant.

— C'était sublime, disait le lendemain Verthamon à la sœur de l'ambulance de Joinville, qui allait recevoir son dernier soupir. Nous savions tous que nous allions à la mort. Pour moi, il me semblait monter au ciel.

Avant d'arriver au petit bois, il tombe atteint d'une balle au-dessous du cœur. Il peut se relever sans lâcher le drapeau. Mais une seconde balle le renverse; entrée dans l'aîne gauche, elle s'était logée dans la vessie. Les deux blessures étaient mortelles.

Cette fois le drapeau s'échappe des mains du héros. L'un des Bouillé le ramasse: il est frappé. Jacques de Bouillé le reçoit de ses mains, il est tué. Un quatrième s'élance; il tombe à son tour. Un cinquième eut l'honneur de sauver et de rapporter la glorieuse bannière.

Entre tous ceux qui périrent ce jour-là, le comte de Verthamon était l'un des plus grands par le cœur, par l'élan de son patriotisme et l'ardeur de ses convictions. Ses camarades l'avaient surnommé l'ange du régiment.

En rappelant sa mort, le comte de Chambord écrivait: Quel héroïque mais douloureux souvenir! quel exemple pour son fils!

Charette adressait de son côté à la veuve cette oraison funèbre éloquentes autant que concise: « Marchant en tête du régiment et attirant sur lui tous les coups de l'ennemi, il est tombé un des premiers. Trois autres sont allés le rejoindre. Il est mort pour son Dieu et sa patrie, comme les anciens chevaliers. Il est permis à ses amis de pleurer, mais aussi de l'environner. »

Le livre que Mme Edmond Adam vient de publier sous le titre *La Patrie Hongroise*, obtient en ce moment le plus grand succès. Grâce de l'imagination, charme du style, vérité dans les descriptions, finesse et profondeur dans l'ana-

lyse des caractères, telles sont les qualités de ce remarquable ouvrage.

Une vue du Parlement hongrois :

A la Chambre hongroise, il règne une confraternité charmante. Tous les députés se tutoient. Le médecin, l'avocat, l'agriculteur, qui arrivent à Pesth comme représentants, sont admis, du jour au lendemain, dans la meilleure société, qui serait fermée pour eux s'ils n'étaient pas députés. Ils tutoient les ministres. On peut entendre, de sa place, comme spectatrice, les phrases suivantes :

« Excellence, je te félicite de ton discours », ou : « J'ai voté contre toi, Excellence. »

Ce tutoiement, chose étrange, au lieu de produire le laisser-aller, de donner une allure triviale aux conversations, dans une réunion de députés, à quelque chose de fier, communique une impression de hauteur, car il ne correspond pas à la familiarité ou à l'intimité : il est le privilège d'hommes qu'une situation fait égaux et pairs.

Après les discussions les plus orageuses, après les injures directes même lancées publiquement à un adversaire politique, on voit deux députés s'aborder dans les couloirs en se serrant les mains; on les entend se dire : « Tu as été abominable, tu es dans le faux », et mille autres mots irrités, mais adoucis par ce lien du tutoiement, qui semble empêcher les brisures. Rarement un député en accuse un autre d'avoir été de mauvaise foi, phrase banale qu'on répète chez nous à chaque séance avec un aimable sourire et un gracieux « Convenez-en ! ». L'injure serait mortelle à Pesth et devrait être lavée dans le sang. La vieille loyauté magyare a gardé toutes ses susceptibilités.

La noblesse est fort aimée en Hongrie.

Il s'est créé, depuis quelques années, des fortunes industrielles qui veulent lutter contre l'influence des nobles grands propriétaires. Mais la chose sera longtemps difficile. Dans ce pays agricole, le dernier mot reste toujours au grand propriétaire, et la preuve c'est que, même industriellement, chaque fois qu'une affaire se crée, quand tout est terminé, organisé, constitué, on se dit toujours : Maintenant il nous faut un comte.

Les paysans ont pour leurs magnats un dévouement extraordinaire et une affection touchante. Je citerai deux traits entre mille qu'on m'a contés.

A Zombolya, un propriétaire se vantait de la richesse de ses paysans. Il donnait des chiffres qui provoquaient l'incrédulité. « Je prouverai ce que j'avance », dit-il; et faisant appeler le maire d'un petit village, il lui parla ainsi devant ses amis : « Vous me voyez malheureux, et vous ne voudrez pas me laisser dans l'embarras : il me faut 100,000 florins ce soir, apportez-les-moi. — Ce sera difficile, répondit le maire, cependant j'essaierai. » Quelques heures après, le paysan avait trouvé l'argent.

Le clergé aussi. Citons une anecdote charmante.

Le clergé hongrois ressemble à notre clergé du dix-huitième siècle; les hauts dignitaires de l'Eglise vivent de la vie des grands seigneurs.

Une histoire très connue en Hongrie est celle d'un archevêque-primat passant sur le pont de Buda-Pesth dans son carrosse de gala conduit à quatre chevaux. Un homme du peuple fait arrêter le carrosse, et s'avançant à la portière, dit à l'archevêque : « Est-ce ainsi dans un pareil équipage que se promenait Jésus ? il allait à pied. »

— Mon ami, lui répond tranquillement le primat, Jésus était fils d'un pauvre charpentier, et moi je suis né prince Batthyányi, magnat hongrois ! »

Quelques notes sur le général Négrier.

Le général François de Négrier, grand-officier de la Légion d'honneur, qui commande au Tonkin, est âgé de quarante-cinq ans; il est le fils du général de brigade Ernest de Négrier, grand officier de la Légion d'honneur, actuellement dans le cadre de réserve et qui a été un des brillants officiers généraux de l'armée. C'est lui qui, à la tête de la brigade des voltigeurs de la garde, a enlevé les hauteurs de Solferino; il fut, pour ce fait d'armes, nommé grand officier de la Légion d'honneur, au lendemain de la bataille. Il a aujourd'hui quatre-vingt-six ans.

Le général de division François de Négrier, grand officier de la Légion d'honneur, questeur de l'Assemblée nationale, tué sur les barricades de la Bastille aux journées de juin 1848, était le frère de ce dernier, et par conséquent l'oncle du général qui

est au Tonkin. Son fils est le colonel Elzéar de Négrier, commandeur de la Légion d'honneur et commandant le 103^e de ligne à Mamers. On attend sa nomination de général, ce qui fera quatre généraux dans la famille dans ces quarante dernières années.

On le voit, c'est une vaillante race que celle des Négrier dont le nom va malheureusement peut-être se perdre, car le général qui est au Tonkin n'est pas encore marié et le colonel n'a pas d'enfant.

Quant à la fille unique du général tué en 1848, elle n'a eu que des filles.

A propos de ce général tué sur les barricades, dont le cœur est aux Invalides et qui a sa statue à Lille où il commandait, on a dit qu'il avait été très dur à l'égard des Arabes; voici les faits.

Il commandait la province de Constantine au moment ou peu après la conquête; nos malheureux soldats ne pouvaient pas sortir des murs de la ville sans être immédiatement assassinés par des Arabes embusqués.

Le général, pour assurer la sécurité de ses hommes, fit afficher sur les murs de Constantine un ordre du jour dans lequel il disait qu'à chaque soldat tué il exigerait qu'on lui livrât le coupable; à défaut, il prendrait le chef de la tribu et lui ferait couper la tête. Il tint parole; après quelques exécutions de ce genre, nos soldats purent sortir et se promener en toute sécurité.

Qui peut blâmer une telle mesure, prise en plein état de guerre, au milieu de peuplades insoumises, à demi sauvages, toujours en révolte? Il fallait une main de fer pour les maintenir.

D'ailleurs le général, malgré sa rigueur militaire, et peut-être à cause de cette énergie très appréciée par un peuple essentiellement guerrier, était aimé des Arabes qui l'appelaient : *Bono Négro*.

M. Paul de Cassagnac blâme, en passant, la confiscation des biens de la famille d'Orléans par Napoléon III.

Il n'est pas niable que l'Empire eut tort de lui prendre sa fortune.

Et bien des impérialistes dont le nom est honoré par nous tous refusèrent de s'associer à cet acte de spoliation qui nous porta malheur.

Où, qui nous porta malheur! car l'exemple fut suivi par la République, et l'Empereur, l'Impératrice, furent dépouillés, à leur tour, de ce qui leur appartenait.

L'illustration s'alarme de la transformation que le naturalisme fait subir à la langue française :

Le français, qui a la vertu d'être très clair et très net quand il n'est pas déformé par les naturalistes, demeure encore la langue diplomatique et, lors de l'entrevue des trois empereurs, en Pologne, la plupart du temps les souverains russe, autrichien et allemand ont parlé français.

— Je parle français aux hommes, italien aux femmes, allemand aux chevaux, espagnol à Dieu! disait Charles-Quint.

Il est évident que le français est une langue courante et d'exportation, si je puis dire. Il aurait pu être facilement le mètre de la littérature.

Seulement! — ah! seulement! — on est en train de le perdre et la langue anglaise, la littérature anglaise, le journalisme anglais, les romans anglais envahissent une grande partie du globe.

— Monsieur, me disait un étranger l'autre jour, il faut être juste: nous croyions avoir appris le français, n'est-ce pas! Nous lisions Voltaire couramment, Bossuet facilement, Musset rapidement, Lamartine...

— Egalement!

— Oui. Eh bien! voilà que pour connaître la littérature moderne, il nous faut faire de nouvelles études et deviner des mots qui ne sont même pas dans le dictionnaire! C'est harassant. On ne dit plus inévitable, on dit inéluctable, je ne sais pourquoi. On dit le noir pour l'ombre — « il se sentit enfoncer dans le noir » — ce qui peut parfaitement signifier le charbon. On dit « il est quelconque » pour « il est insignifiant » et quelconque devient alors une excellente faute de français. Longfellow, le poète américain, disait à quelqu'un, un soir : « C'est étonnant, je ne puis plus guère lire couramment le français nouveau, que dans les livres de Renan ! »

Les derniers vers du grand Corneille.

Malgré ses soixante-sept ans, l'auteur du *Cid* les décochait avec une rare fatuité à la divine marquise de S..., dont il fréquentait l'hôtel, rue du Gros-Gorgeau, à deux pas de sa propre demeure à lui, rue d'Argenteuil :

Croyez-moi, belle marquise,
Bien qu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

Vous me rebutez, ma mie,
Mais craignez quelque remords
Quand, un jour toute blémie,
Vous partirez chez les morts.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Dans le *Temps*, M. Ernest Legouvé publie de charmants souvenirs de Casimir Delavigne.

Pour moi, je l'avoue, je ne puis parler froidement de Casimir Delavigne, tant son nom se lie pour moi aux plus chers souvenirs de ma jeunesse, tant surtout l'âme et le talent, l'homme et le poète, formaient en lui un rare assemblage. C'était vraiment une nature exquise. La simplicité va bien avec la gloire... Casimir Delavigne était plus que simple, il était ingénu, *ingenuus*, selon le beau mot latin. Il avait la grâce candide de l'adolescence. Regard, sourire, physionomie, tout en lui était lumière! Sa vie était patriarcale!

Son père, sa mère, sa sœur, les enfants de sa sœur, un de ses frères, tout cela demeurait sous le même toit : car son travail comptait pour beaucoup dans la fortune de la communauté! Seulement, comme son enfance avait été délicate, comme sa santé était toujours faible, comme son corps frêle avait toujours réclamé beaucoup de soins, il était toujours resté l'enfant de cette maison dont il était le soutien. Figurez-vous quelque chose comme Benjamin et Joseph en Egypte, ne faisant qu'un.

Il n'entendait rien à la pratique de la vie. Je le vois encore un jour sur la place de la Bourse, fort éperdu au milieu de toutes les voitures qui se croisaient, et soutenu par ses deux frères fort occupés, eux aussi, à l'empêcher de se laisser écraser; avec cela, l'âme courageuse! généreuse! enthousiaste! vibrant d'émotion pour les héros de toutes sortes.

UNE LÉGENDE BRETONNE

Que diraient les Parisiens si fiers de leurs boulevards, de leurs superbes monuments, s'ils apprenaient que leur beau Paris est la copie très pâle d'une ancienne ville de Basse-Bretagne, dont Paris a même pris le nom : Par - Is, semblable à Is.

Cette ville d'Is était située à l'entrée de la baie napolitaine de Bretagne, la superbe baie de Douarnenez. Ses jardins à la Sémiramis l'entouraient d'une couronne de camélias et de roses. Elle avait, comme Thèbes, cent portes, et mille galères manœvraient à l'aise dans son vaste port.

La richesse de ses habitants était telle que les fers de leurs chevaux étaient d'argent, et qu'à la poupe de chaque navire se dressait une statue d'or massif.

Leur dernier roi, Grallon, était au milieu de ce te opulence, simple et bon. Veuf de bonne heure, il avait concentré toute sa tendresse sur sa fille unique, la belle Davie. Elle était vraiment bien faite pour inspirer la fierté d'un père, quand sur sa haquenée caparçonnée d'or et d'argent, ses beaux cheveux au vent, elle fendait l'air, faisant jaillir le feu des sabots d'or de son coursier.

Les amoureux ne chômaient point autour d'une si belle et si riche héritière. Mais elle se montrait vis-à-vis de tous d'une insensibilité absolue, lorsqu'apparut à la cour de son père

un prince grec qu'y avaient attiré les splendeurs d'Is.

Sa réserve, vis-à-vis la belle Davie, fixa tellement l'attention de celle-ci, qu'elle finit par s'en éprendre follement.

Amour, tu perdis Troie !

Davie, poussée par son amant jaloux des merveilles d'Is, lui livra les clefs des écluses qui défendaient la ville.

Aussitôt la mer y fait irruption, détruisant tout sur son passage. Le roi Grallon, voulant sauver sa fille coupable, n'a que le temps de sauter à cheval. Mais, dans sa course rapide, la belle Davie tombe et se noie dans les flots à un endroit nommé depuis le Trou de Davie (Poul Davie en breton).

Si vous ne me croyez point, venez voir à la pointe du Raz les débris que la mer laisse à découvert de la belle ville d'Is. Je vous montrerai le Poul Davie, la belle baie formée par l'invasion des eaux. Elle est entourée de rochers à pic qui, comme autant de lames d'argent, se reflètent dans les ondes. Et vous direz comme moi que Par-Is a usurpé son nom, car il est bien loin d'avoir quelque chose qui ressemble à la ceinture de diamants qui entourait sa rivale.

Comte de B.

AU JOUR LE JOUR

Il s'est passé il y a quelques jours à Bruxelles un événement dont le récit est bien fait pour donner la chair de poule. Disons tout de suite qu'il s'agit non d'un crime, ni d'un accident, mais d'une opération chirurgicale, et ajoutons qu'elle a merveilleusement réussi. M. Eugène Anspach, de la Banque nationale, le frère de l'ancien bourgmestre, souffrait depuis des années de douleurs atroces résultant de calculs biliaires qui se formaient dans son foie. Il a eu le courage de se laisser mettre le foie à nu et de se faire enlever un à un ainsi, cent vingt-cinq calculs. Un chirurgien allemand, appelé de Berlin pour faire l'opération, avait dit à M. Anspach :

— Je l'ai pratiquée quatre fois, un seul de mes malades a survécu et a été guéri.

— Eh bien ! a dit M. Anspach, je serai le second... J'ai une chance sur quatre, c'est un dividende de 25 pour cent.

Un mot épique de la part d'un banquier dans cette circonstance.

Et il a été le second.

Les Anglais, qui passent pour être le peuple le plus progressiste et le plus positif de la terre, sont en ce moment assez embarrassés.

On sait que le général Wolseley organise un corps de dromadaires pour aller délivrer Gordon. Or, il paraît qu'on ne sait à quels soldats recourir pour composer ces escadrons d'un nouveau genre. Des fantassins sur des chameaux, cela rappelle trop les armées d'opéras-bouffes. Les cavaliers, par contre, déclarent ne plus savoir comment manœuvrer sur ces bêtes indolentes, dont le pas et l'allure n'ont rien de commun avec le mouvement des chevaux.

Les journaux satiriques de Londres conseillent au célèbre vainqueur d'Arabi d'organiser un corps d'éléphants, ou même de construire, pour partir en guerre contre le Madhi, un gigantesque cheval de bois destiné à porter dans ses flancs l'élite des troupes britanniques.

Cet engin, on le sait, a fait ses preuves.... lors de la guerre de Troie.

En Italie, on a vu d'un fort mauvais œil l'inauguration du chemin de fer de l'Arberg. Pour le moment, le trafic italien en souffrira peu, et Brindisi restera le port privilégié d'où part la route directe pour l'Orient; mais lorsque, dans quelques années, le réseau austro-hongrois sera relié aux chemins de fer turcs et que Salonique en sera le point terminus, la situation économique de l'Italie sera gravement atteinte. Et ce n'est pas tout : voici qu'en Grèce on étudie le projet de construction d'un chemin de fer qui mettra Athènes en commu-

nication avec Salonique. Dès lors Athènes, ou plutôt le Pirée, deviendrait la tête de ligne dans la direction de l'Egypte, des Indes et de la Chine. Non seulement tout le commerce du Levant, mais aussi toutes les transactions avec l'extrême Orient se feraient par cette voie, et le courant commercial qui se dirige vers l'Occident passera par la Grèce, la Turquie, l'Autriche et la Suisse pour aboutir à Paris, à Londres, à Anvers et à Amsterdam. L'Italie, dans ce cas, serait réduite à l'état d'impasse. Comment conjurer ce danger ? La presse italienne pose la question, mais avoue qu'elle n'y a pas trouvé de réponse.

Godard devait faire une ascension dans une ville du littoral d'Espagne, et cette ascension, longuement annoncée, avait amené une foule considérable de gens désireux de voir pour la première fois un ballon s'élever dans les airs. Mais le temps était ce jour-là épouvantable, et des bourrasques continues empêchaient jusqu'au gonflement de l'aérostat, qui menaçait à chaque instant de rompre ses liens pour vagabonder dans la nue.

— Messieurs, dit Godard aux spectateurs assemblés dans le champ de manœuvres, messieurs, il m'est impossible de faire mon ascension aujourd'hui, et si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vous demanderai la permission de la remettre à demain.

— Non ! non ! hurlèrent quelques curieux indignés d'avoir donné quelques réaux en pure perte. Non ! non ! aujourd'hui... tout de suite, nous l'exigeons.

— Puisque vous l'exigez, répliqua Godard, je vais m'exécuter... Le vent va me pousser infailliblement dans la mer, et je vais boire un coup dans la grande tasse... Mais comme un Français n'aime pas boire seul, j'exige à mon tour qu'un de vous m'accompagne ; je ne partirai qu'à cette condition-là.

Inutile d'ajouter qu'on ne trouva personne pour se dévouer, et l'ascension eut lieu le lendemain.

Une curieuse invitation vient de parvenir au Théâtre-Français.

M. le curé de Saint-Roch, voulant célébrer avec apparat dans son église le 200^e anniversaire de la mort du grand Corneille, a convié la Comédie-Française à participer aux frais d'une messe qui sera dite en grande pompe le jour exact de l'anniversaire, c'est-à-dire le mercredi 1^{er} octobre. Les artistes de la maison de Molière sont en outre priés de rehausser par leur présence l'éclat de la cérémonie. Ils ont résolu de s'y rendre, et ont envoyé mille francs au curé de Saint-Roch.

Tous les artistes de la maison, sociétaires et pensionnaires, assisteront à la messe en grande tenue de ville.

Le conseil municipal de Saint-Etienne a décidé que, l'an prochain, s'ouvrirait, en cette ville, une exposition universelle de matériel de chemins de fer. L'emplacement choisi, très grand, du reste, est la plaine de Champagne, où sera établie une grande voie ferrée en forme de 8, et sur laquelle circuleront locomotives et wagons exposés. La voie, ainsi que tous ses détails : systèmes de rails, traverses, signaux, etc., sera construite par les exposants, et c'est dans les emplacements libres de l'intérieur de cet immense 8 que l'on édifiera les modèles de bâtiments-gares et de tout le matériel fixe.

Le chef-lieu du département de la Loire, par son excellente situation métallurgique, se trouvait naturellement indiqué pour une exposition de ce genre, et, en outre, c'est dans ce département que les frères Seguin construisirent en 1826 le premier chemin de fer français.

Cette exposition, la première qui ait lieu sur notre continent, obtiendra, nous n'en doutons pas, tout le succès de sa devancière, à Chicago, l'an dernier.

Dimanche a eu lieu à Buzancy, dans les Ardennes, l'inauguration de la statue du général Chanzy. Buzancy est le village natal de Chanzy, et l'on éprouve de douces émotions en pensant qu'en ce village d'où il est sorti obscur, ce glorieux général possède maintenant une statue. C'était une fête pour l'armée et pour la France, toujours par dessus tout sensible à ses gloires militaires.

Grand concours de monde :

Le préfet des Ardennes, les sous-préfets de Sedan, de Rethel, de Vouziers sont arrivés à deux heures à Buzancy, avec MM. Gailly, Neveux, Philippoteaux et Ladoucette. Ces derniers ont prononcé des discours très applaudis.

Mme Chanzy, au bras de son fils, accompagnée de tous les membres de sa famille, a reçu l'expression des hommages respectueux de tous ceux venus pour assister à la cérémonie qui rappelle un des dévouements les plus purs à la France agonisante.

On remarquait au milieu d'une nombreuse assistance les colonels du 14^e et du 91^e de ligne, beaucoup d'officiers venus pour rendre un dernier hommage à leur ancien chef.

Les Sociétés de gymnastique des villes voisines ont défilé devant la statue au son des fanfares de Stenay et de Vouziers.

M. R. Bonnery a chanté le héros dont on inaugurerait la statue, en des vers fort touchants :

Un peuple est comme un camp, il lui faut sa vedette.
Vivant, tu nous gardais; mort, veille encor, Chanzy;
Et c'est proche du Rhin que nous t'avons choisi
Un poste. C'est par là qu'il faudra que l'on guette;
L'horizon, tout à coup, peut s'y montrer noirci.
Et puisqu'en faction dans ta ville adoptive,
Tu peux tendre aisément une oreille attentive,
Chanzy, nous te donnons ton poste à Buzancy.

Bouyval célébrait dernièrement l'anniversaire de la mort de Debergue, le patriote fusillé par les Prussiens en 1870, auquel un monument a été élevé, ainsi qu'à Martin et Gardon, deux autres héros, victimes de la vengeance de l'ennemi. Le monument se compose d'une pyramide triangulaire en granit gris, reposant sur un soubassement en pierre blanche : il mesure huit mètres de haut et pèse 15,000 kilogrammes. Il porte l'inscription :

A LA MÉMOIR :

DE

FRANÇOIS DEBERGUE, MARTIN ET GARDON

OUVRIERS, FUSILLÉS PAR LES PRUSSIENS

1870

LEURS CONCITOYENS RECONNAISSANTS

Sur la base, on lit les dernières paroles prononcées par Debergue :

« Je suis Français; je dois entreprendre tout contre vous, et je recommencerais si vous me renchiez à la liberté. »

De nombreuses sociétés et de plus nombreuses délégations se sont rendues au champ dit des Bourbières, où se dresse cette pyramide. Des discours ont été prononcés par MM. Duborgia, maire de Bouyval; Mention, adjoint; M. Paul Deroulède, Edmond Lepelletier, le président des volontaires de 1870-71.

M. Paul Avenel a lu une pièce de vers en l'honneur du martyr des trois héros, et la cérémonie s'est terminée par un défilé en musique aux accents de la *Marseillaise* et du *Chant du départ*.

CHRONIQUE CANADIENNE

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

A vingt-cinq lieues environ au-dessous de Québec, de Saint-Jean-Port-Joli à la Pointe à l'Original, le Saint-Laurent pousse une pointe dans les terres et sa rive droite s'arrondit en une charmante baie, au fond de laquelle se trouve l'embouchure de la rivière Ouelle. Certes, c'est assez son habitude de dessiner tout le long de son cours des baies charmantes, de découper des îles, de se transformer en lacs, de bondir en tumultueux rapides, de se précipiter en cascades, de s'entourer de paysages de luxe et autres fantaisies qui, du Niagara et des Mille-Iles jusqu'au Saguenay, font tour à tour du fleuve-roi, un acrobate ou un artiste. Mais c'est peut-être là, entre la baie Sainte-Anne et la Baie Saint-Paul qu'il a le plus de grandeur et de majesté. Nulle part aussi, entre sa rive bleuissante et montagneuse du Nord et ses bords fertiles et plats que limitent au Sud les premiers contreforts des Alléghanys, de la pointe du petit Cap à l'Original on ne jouit d'un plus magnifique point de vue.

Quoiqu'il soit encore à plus de 180 lieues du golfe, il atteint déjà une largeur d'une dizaine de

lieues et ses eaux que la marée refoule bien au delà de Québec, jusqu'au pied du lac Saint-Pierre, se mêlent à la mer et deviennent salées. Grâce à cette circonstance, sans doute, c'est également à cet endroit que le Saint-Laurent est le plus poissonneux.

Au printemps, les esturgeons, les achigans, les brochets, les saumons, les aloses, les anguilles curieuses que l'on prend par centaines de mille dans des nasses, descendent des lacs et des rivières d'en haut pour s'engraisser à la mer et acquérir ce goût fin qui leur vaudra plus tard tous les compliments des connaisseurs, pendant que du golfe et des profondeurs de l'Océan montent, harangs, morues, maquereaux, bars, flétans et sardines, pressés par une loi mystérieuse de la nature, déposer leur frai au milieu de ces flots adoucis et plus propices. Toutes les espèces fluviales et marines réunies se rencontrent là comme si elles s'y étaient donné rendez-vous.

Les capelans, particulièrement, y arrivent par myriades. Pareils aux nuées de sauterelles sur la terre, ils obscurcissent la transparence des eaux. Ils pénètrent partout et se distribuent par couches épaisses dans toutes les rivières, ruisseaux et ruisselets qui en sont obstrués à plusieurs kilomètres dans les terres.

Et alors, pendez-vous, Marseillais et Gascons. Dans ces ruisseaux il n'y a plus d'eau !

Tout poisson !!!

Heureusement les cultivateurs en quête d'engrais s'approchent et, puisant tout naïvement à pleines mains, pratiquent des éclaircies au profit de leurs sillons de pommes de terre.

Mais qu'importe ce menu et fourmillant fretin ! Troublant la surface tranquille et polie du fleuve, quels sont ces colosses qui soufflent au loin, onduleux et cabriolent, précédés de jets d'eau semblables à celui du jardin des Tuileries. Ils surgissent de toute part, entourant les steamers, et presque aussi gros qu'eux, paraissent vouloir les piloter jusqu'à Québec ?

Ce sont des troupeaux de mammifères, loups marins, phoques, marsouins et baleineaux lancés à la poursuite de leur déjeuner et qui, à l'instar du cultivateur riverain, pratiquent avec leurs mâchoires puissantes des éclaircies dans le fretin qui fuit devant eux. C'est ainsi que dans la création toute entière, toujours les gros mangent les petits. Mais un sort également funeste attend les gros à leur tour.

Aussitôt que la débâcle a dégarni les battures des glaces de l'hiver, les pêcheurs de la contrée rétablissent chaque année les pêcheries à marsouins. Ces pêcheries n'exigent pas d'autre soin que le choix d'un emplacement favorable : elles sont formées, tout simplement, de hautes perches enfoncées plus ou moins solidement, et disposées sur une ligne demi-circulaire dont une extrémité seulement rejoint le rivage à marée haute.

Nonchalants et repus, les marsouins éclatants de blancheur, s'approchent en se jouant à fleur d'eau et viennent, par l'espace laissé libre, s'ébattre dans la pêcherie. Et les petits capelans, plus nombreux sur les bords, sont victimes de nouvelles glotonneries.

Cependant le temps s'écoule. Insensiblement les eaux se sont retirées ; maintenant la ligne de perches rejoint le rivage par ses deux bouts. Tout penauds, longeant le demi-cercle de cette ligne qui s'élève de plus en plus et dont l'ombre dans l'eau les épouvante et les tient à distance, dix, quinze, vingt, trente marsouins et souvent davantage, sont enfermés. A pied ou dans de légères barques, munis des engins nécessaires, il ne reste plus aux pêcheurs qu'à s'en emparer. La chose n'est pas facile et c'est à ce moment que se déploient leur expérience et leur habileté.

Pourtant il n'y a pas à craindre de la part de ces captifs les bonds impétueux que l'on pourrait imaginer ; pas de tentatives non plus pour franchir les perches ; quoiqu'assez espacées et sans être reliées entre elles, ce frêle rempart suffit à les éloigner. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces monstres qui mesurent de quinze à vingt-cinq pieds de long et dont le poids atteint jusqu'à mille kilos, ait été assez audacieux pour passer au travers. Ils préfèrent ruser, immobiles entre deux eaux ou se dissimulant à demi cachés dans les fondrières, tâchant de gagner du temps et n'attendant leur salut que de la marée prochaine qui leur permettra de regagner le large.

La peau du marsouin fournit un cuir très estimé ; on s'attache, en conséquence, à ne pas la trouver inutilement et à ne frapper qu'à la tête, près des ouïes qui sont la partie vulnérable. Il y a quelque

danger à attaquer cet amphibie. Malheur à l'imprudent qui l'aborde par le flanc ; même lorsqu'il est à sec, sa force est telle que, se soulevant brusquement, il peut d'un coup de sa queue fourchue balayer plusieurs hommes et les lancer au loin. Malgré l'adresse et la précision dont font preuve les pêcheurs canadiens, la poursuite dure longtemps et si le flot vient à remonter, c'est le marsouin qui triomphe. Mais le plus souvent il succombe, et, finalement ligotté par une solide amarre sous les ailerons, épuisé par ses efforts et la perte de son sang, il se voit ignominieusement traîné par un cheval sur le sable de la grève où il achève d'expirer.

Cette lutte corps à corps entre l'homme et ces géants des mers est très émouvante et constitue le plus original et le plus curieux spectacle qui se puisse voir. La pêche aux marsouins dans les conditions où elle se fait à la Rivière-Ouelle, à Saint-Denis, à Ste-Anne de la Pocatière, à l'Île-aux-Coudres et sur divers autres points du bas Saint-Laurent, est néanmoins peu connue, même au Canada. Les Québécois et les Montréalais, si ingénieux quand il s'agit de s'amuser et si prompts à trouver ou faire naître des prétextes à excursions, parties de campagne, pique-niques, etc. etc., l'ignorent généralement et n'en profitent pas. Elle n'est pratiquée que par des riverains associés qui, eux, n'y mettent aucune intention de sport.

Je n'y ai rencontré, une fois, que l'honorable M. Joly ; c'était en 1880. Quelques mois auparavant, une évolution parlementaire l'avait renversé du pouvoir et la perte de son portefeuille de premier ministre l'avait rendu à la vie champêtre, qui a toutes ses préférences. Botté jusqu'au ventre, il venait de prendre part à la pêche, et une quinzaine de pièces monumentales, étendues à ses pieds, témoignaient de l'éclatante revanche, non politique, qu'il avait trouvée dans ce combat où les qualités du *sportsman* priment naturellement celles de l'homme d'État. Assis sur un bout de rocher, un album ouvert sur les genoux, il faisait le croquis des vaincus. Il avait pris très philosophiquement son parti de la chute de son ministère et me parut même en avoir, au fond, une secrète satisfaction, préférant à l'exercice du pouvoir le rôle moins chargé de chef de l'opposition.

Un de mes amis, qui se trouvait avec lui, M. Gagnon, député du comté de Kamouraska, ayant bien voulu me présenter, M. Joly (restriction faite, bien entendu, de tout ce qui peut différencier deux partis opposés), me fit grand éloge de la politique inaugurée vis-à-vis de la France par son successeur, l'honorable M. Chapleau, dont le programme comportait une série d'entreprises françaises : emprunt, crédit foncier, exportation de bétail vivant, exploitation des mines, culture de la betterave à sucre, ligne directe de paquebots à vapeur entre le Havre et Québec-Montréal, etc., etc., entreprises dont il me fit très bien ressortir les avantages (surtout de la principale, la ligne de paquebots indispensables au succès de toutes les autres) tant au point de vue du développement immédiat du pays que des relations qu'il était si désirable de renouer entre deux peuples issus l'un de l'autre et qui autrefois ont confondu si glorieusement leur histoire.

Très patriote avant tout, il me déclara que sur ce point il n'y aurait aucune discussion et que l'opposition, désarmant un instant, voterait avec la majorité ministérielle.

Plus tard, au début de la session de 1883, lorsque M. Joly céda le commandement à un de ses lieutenants, je fus convié avec mes confrères de la presse à vider une coupe de champagne en l'honneur du nouveau chef de l'opposition, l'honorable M. Mercier. Les discours de circonstance avaient été échangés, chaque santé avait été bue avec l'enthousiasme accoutumé, voire même celle de la presse parisienne que j'avais l'honneur de représenter et à laquelle l'honorable M. Marchand, un ancien ministre, auteur dramatique et écrivain charmant, avait porté un toast chaleureux. On allait se séparer lorsque M. Joly demanda de nouveau la parole, et en termes éloquents, porta un toast à M. Chapleau, « que son état de santé retenait loin de la patrie dont il était une des gloires » et en qui il saluait le promoteur de la politique de rapprochement entre le Canada et la France.

« J'ai soutenu contre lui, dit M. Joly, pendant de longues années, une lutte dont il ne me reste d'autre souvenir que celui d'une admiration pour un talent oratoire qui a jeté un si vif éclat sur le Parlement de Québec. Je forme les vœux les plus sincères pour que M. Chapleau soit bientôt rendu à ses amis et à son pays et que dans le gouvernement fédéral dont il fait maintenant partie, il poursuive la réalisation du programme si émi-

nemment patriotique qu'il a inauguré parmi nous. »

Je retrouvai dans ces paroles qui causèrent quelque étonnement parmi l'assistance, un écho de la conversation que j'avais eue avec M. Joly, trois ans auparavant à la Rivière-Ouelle. Preuve nouvelle que sur les questions qui touchent aux relations avec la France, tous les esprits généreux dans les deux partis sont d'accord au Canada.

Dans cette digression sur le domaine un peu lointain du parlementarisme canadien, il eût été d'autant plus regrettable de ne pas suivre l'honorable M. Joly, que l'intérêt qu'il porte aux entreprises françaises nous ramène à l'une d'elles : l'exploitation des pêcheries canadiennes, les plus riches du monde. Dans l'éventualité de l'entrée de l'Île de Terre-Neuve dans la confédération du Canada, la France abandonnant le droit exclusif de pêcherie et de sécherie qu'elle tient du traité d'Utrecht et, toutes les pêcheries de l'Amérique du Nord devenant alors communes, la solution de la difficile question dite de Terre-Neuve que les diplomates cherchent en vain, se trouvera peut-être à Ottawa. C'est là, du moins, une opinion qui a quelque chance d'y être accueillie.

De plus, la création prochaine d'une ligne française directe de paquebots à vapeur ne peut manquer d'attirer vers le Canada de nombreux voyageurs qui ne seront pas tous des émigrants ou des hommes d'affaires. Parmi eux, il se glissera bien quelques touristes qui n'auront pour préoccupation principale que d'occuper agréablement leurs loisirs. Pour ceux-là ce sera peut-être une indication utile d'apprendre qu'ils pourront faire la vraie grande pêche sans aller découvrir le pôle Nord, et que près du joli village de la Rivière-Ouelle, au Cap à l'Original, il ne tiendra qu'à eux de renouveler en personne les scènes du bassin de Neptune.

Entourés de tout le confort désirable, au milieu d'un pays charmant et entièrement français par ses habitants, sans courir le moindre danger, sans savoir nager, sans même se mouiller les pieds, ils pourront capturer des marsouins gros comme des baleines, avec la même facilité qu'une friture entre le pont des Arts et le Pont-Neuf ou une douzaine de crevettes sur les plages de Dinard et de Saint-Pair.

FOURSIN-ESCANDE.

DESSUS DU PANIER

Dans la rue, passé minuit.

Un ivrogne qui flageole sur ses jambes, roule une cigarette, la porte à sa bouche, puis, s'arrêtant au pied d'un bec de gaz, se hausse sur la pointe des pieds en balbutiant :

— Vous n'arriverez jamais à m'allumer, bourgeois, si vous ne vous baissez pas un peu.

Bidou, soldat de deuxième classe, rentre du Tonkin avec une jambe de bois.

— Noble héros, fait M. Prudhomme, grâce à vous la France a un pied en Chine.

Bidou, simplement. — Je crois bien, c'est moi qui le lui ai laissé.

Mme Champoireau est coquette. Elle n'aime pas qu'on lui parle de son âge, qu'elle dissimule, d'ailleurs, avec le plus grand soin.

— Si je ne me trompe, madame, votre sœur est plus jeune que vous ?

— Oh ! de deux mois...

Le médecin à un de ses clients :

— Vous mangez trop, vous fumez trop, vous... enfin, vous faites trop d'excès.

— Mais, saperlipopette ! avec tout cela, j'ai quatre-vingt-cinq ans !

— Eh bien ! vous en auriez peut-être quatre-vingt-dix !

Dialogue des boulevards extérieurs :

— Ça doit te coûter cher, une belle casquette comme ça ! Combien ?

— Sais pas. L'marchand était pas là quand je m'la suis payée.

Une boutade de Berlioz :

Combien avons-nous perdu d'œuvres charmantes

ou admirables parce que les rebuffades du début ont lassé des artistes trop nerveux!

Berlioz, un jour, recevait la visite d'un musicien inconnu qui lui apportait une partition. La chose lui ayant paru déplorable, il congédia le visiteur.

Puis, tout à coup, comme celui-ci descendait l'escalier, pris d'un remords soudain, il s'élança sur le carré et, se penchant sur la rampe :

— Monsieur!... monsieur!...

L'autre s'arrête dans sa descente et lève le nez en l'air.

— Monsieur... vous savez... C'est peut-être moi qui suis dans mon tort. D'autres ont été assez bêtes pour ne pas me comprendre. Je suis peut-être aussi bête qu'eux en ne vous comprenant pas!

Et il referma sa porte avec la satisfaction de l'homme qui vient de soulager sa conscience d'un grand poids.

A la Bourse.

— Nous vous faisons une situation splendide. Vous versez 100,000 fr. et nous vous donnons 50 o/o sur les bénéfices.

— J'aimerais mieux 25 o/o sur les pertes!

ÉNIGME

N° 7.

Par LE PETIT PARISIEN, dédiée à DELPHIN ZIRETTA.

D'un père lumineux je suis la fille obscure;
Je méprise la terre et je m'élève aux cieux,
Où j'apaise souvent la colère des dieux.
Si mon père est ainsi, personne ne m'endure,
Car je coûte des pleurs aux gens les plus joyeux.

Le mot de la Charade N° 7 est : ECUMOIRE.

Solutions justes. — I. B. — Rocambole. — Lagardaire. — Le petit Parisien. — Chauviré. — Athos et Porthos. — L. R. S. T. — Little-Duck. — Passe-Partout. — Coquelicot. — D'Artagnan. — L. B. — Aramis. — Armand P. — V. B. — J. P. — Louise M. — Bob et Dick. — Paul Adloff. — Cocardasse. — Petit-Jean. — Philéas Fogg. — K. Lyppo. — Lord Etune Chymer. — Buridan. — Euréka.

Solutions justes du Canada pour l'Enigme n° 5 :
Le Chercheur (Montréal). — Jean-Baptiste (Montréal). — Le chevalier d'Harmental (Québec). — A. B. (Ottawa). — E. S. (Montréal).

Prière d'envoyer les solutions aux bureaux du journal, à

D'ARBOIS.

A VENDRE à Saint-Henri-de-Lévis, une très BELLE PROPRIÉTÉ d'une contenance d'environ 40 hectares en culture, avec bois, bâtiments de ferme en parfait état et maison d'habitation. Le chemin de fer Québec-Central passe à trois cent mètres de cette propriété.

Prix avec facilités de paiement : 19,000 francs (\$ 3,600).

S'adresser pour renseignements détaillés et offres, au propriétaire, M. Jean Pâquet, à Saint-Henri-de-Lévis, près Québec (Canada).

Ou aux bureaux du journal : 19, rue de Grammont, Paris.

BULLETIN COMMERCIAL

POIDS ET MESURES

L'usage du système décimal français est facultatif et **légal** au Canada.

La livre est égale à..... 0 kilog. 453,59
La tonne à..... 907 kilog.
Le gallon contient..... 4 litres, 54
Le minot contient..... 36 litres, 34
La verge est de..... 0 mètre, 91
Le pied est de..... 0 mètre, 30
Le mille est de..... 1,609 mètres
L'acre a une superficie de..... 40 ares, 47

La piastre (\$), divisée en centimes, vaut (sauf les variations du change) 5

Paris, 30 septembre 1884.

BLÉ. — Marché animé.

Nous cotons à 12 h. 1/4 :
Livrable Septembre..... 21 50 à 21 85
— Octobre..... 21 20 à 21 45
— Nov. et Déc..... 21 .. à 21 25
— 4 premiers mois..... 21 25 à 21 50

Les 100 k. nets, compt.; poids naturel. 77 à 75 k. à l'hect.

Les blés à livrer sont fermes; les affaires assez suivies au début; en clôture les prix restent bien tenus.

SEIGLES. — Les seigles sont très fermes, mais il ne se fait que peu de chose et seulement sur le courant.

Livrable Septembre..... 16 25 à 16 50
— Octobre..... 15 75 à 16 25
— Nov. et Déc..... 16 .. à 16 25
— 4 premiers mois..... 16 25 à 16 50
Poids naturel 72 à 70 k. à l'hect., 100 k. nets cpt.

AVOINES. — Les avoines, complètement nominales, ne donnent lieu à aucune transaction.

Livrable Septembre..... 16 75 à 17 ..
— Octobre..... 16 75 à 17 ..
— Nov. et Déc..... 16 75 à 17 ..
— 4 premiers mois..... 17 25 à 17 50
Poids naturel 45 à 47 k. à l'hect., 100 k. nets cpt.

Montréal, 18 septembre 1884.

Peu de changements à noter sur le bulletin précédent. Les prix pour le blé, nouveau blanc et rouge d'hiver, varient de \$ 0,86 à \$ 0,89. On nous signale aujourd'hui une vente de 4,000 minots à \$ 0,89; un certain nombre de wagons de blé, sur la voie, ont été vendus à \$ 0,86. Les pois et les avoines sont l'objet de ventes plus faciles et de transactions plus importantes.

On cote :
BLÉ.—Canada rouge d'hiver (nouv.) le m. \$ 0,87
Canada du printemps (vieux), le minot.. \$ 0,85
Poids légal au minot, 60 livres.
SEIGLE. — Le minot..... \$ 0,70
Poids légal au minot, 50 livres.
AVOINE. — Le minot..... \$ 0,35
Poids légal, 34 livres.
ORGE. — Le minot..... \$ 0,60
POIS. — Le minot..... \$ 0,85
MAIS. — Le minot..... \$ 0,70

MARCHÉ AUX BESTIAUX

| PARIS | AMENÉS | VENDUS | INVEND | POIDS moyen |
|-------------------------|--------|--------|--------|-------------|
| La Villette
29 sept. | | | | |
| Bœufs..... | 2.395 | 2.197 | 198 | 338 k. |
| Vaches..... | 1.077 | 926 | 151 | 224 |
| Taureaux..... | 174 | 148 | 26 | 372 |
| Veaux..... | 1.148 | 956 | 192 | 80 |
| Moutons..... | 19.126 | 18.046 | 1.080 | 20 |
| Porcs gras..... | 2.142 | 2.142 | » | 80 |
| Porcs maigres..... | » | » | » | » |

| | VIANDE NETTE | | | POIDS VIF | | |
|--------------------|-----------------------|----------------------|----------------------|-----------------------|----------------------|----------------------|
| | 1 ^{re} qual. | 2 ^e qual. | 3 ^e qual. | 1 ^{re} qual. | 2 ^e qual. | 3 ^e qual. |
| Bœufs...le kil. | 1 72 | 1 56 | 1 36 | 1 03 | . 92 | . 82 |
| Vaches..... | 1 66 | 1 45 | 1 28 | 1 .. | . 88 | . 78 |
| Taureaux..... | 1 44 | 1 30 | 1 10 | . 87 | . 78 | . 66 |
| Veaux..... | 2 .. | 1 80 | 1 50 | 1 20 | . 98 | . 84 |
| Moutons..... | 2 06 | 1 80 | 1 48 | 1 03 | . 90 | . 75 |
| Porcs gras..... | 1 44 | 1 34 | 1 24 | 1 06 | 1 .. | . 94 |
| Porcs maigres..... | .. | .. | .. | .. | .. | .. |

Peaux de moutons : rases..... 2 .. à 3 ..
— demi-laine..... 3 50 à 4 50

Pointe-Saint-Charles, Montréal,
18 septembre 1884.

Les exportations de bœufs continuent à être très actives; mais elles sont limitées par les steamers disponibles qui sont insuffisants. Le fret, par tête, est, sans chargement, de 70 sch. à 80 sch.

On cote la première qualité à \$ 0,04 1/2 la livre, poids vif. Quelques lots, de qualité exceptionnelle, ont atteint \$ 0,05 1/4.

L'exportation des moutons ne donne pas lieu à des opérations importantes et les prix restent à \$ 0,03 1/2. Les porcs valent de \$ 0,06 à 0,06 1/4 la livre, poids vif.

Le Gérant : FOURSIN.

Paris. — Imp. Dubuisson, imprimeur breveté,
rue Coq-Héron, 5.

Maisons Recommandées

ORNEMENTS D'ÉGLISE

DIVISION DES CATALOGUES ILLUSTRÉS QUI SONT ENVOYÉS SUR DEMANDE

- | | |
|--------------------------|----------------------------|
| 1 Chasublerie, Broderie | 7 Dons et Secours aux |
| 2 Lingerie et Vêtements | 8 Églises |
| 3 Bronze et Orfèvrerie | 9 Églises pauvres |
| 4 Ameublement | 10 Bannières pour Sociétés |
| 5 Oriflammes et Tentures | 11 Ornaments et Vêtements |
| 6 Services mortuaires | 12 épiscopaux |

BIAIS AINÉ *, **, c. *, *

Fournisseur de N. S. Père le Pape

Paris, 74, rue Bonaparte — Place Saint-Sulpice, Paris

MAISON FONDÉE EN 1782

ART

Tableaux et Objets d'art

TABLEAUX, EAUX-FORTES, GRAVURES

Ancienne maison MARTINET, Jules Hauteœur, successeur, 172, rue de Rivoli (au coin de la rue de Rohan).

AMEUBLEMENTS

MEUBLES MÉCANIQUES

Dupont. Lits pour malades, 10, rue Hautefeuille.

ARTICLES DE VOYAGE

Moynat, la maison la mieux assortie et la meilleur marché de tout Paris, 1, avenue de l'Opéra, 5, place du Théâtre-Français.

CAFÉS-RESTAURANTS

Bruneaux, 24, boulevard Poissonnière, Paris. — Déjeuner à 3 fr. Dîner à 4 fr.

CHEMISES, GANTS, CRAVATES

C. Dupré, F. Ysern, 46, rue Vivienne, près le boulevard.

DENTS

Insensibilisateur Duchesne. Extraction et pose de Dents sans douleur, rue Lafayette, 45.

HOTELS

Appartements et Chambres très confortablement meublés; à la semaine et au mois.

Gervais-Desprez et C^e, 18, rue de Choiseul près le boulevard.

HABILLEMENTS POUR HOMMES

A. Saux, TAILLEUR, 43, rue Saint-Augustin, au coin de l'avenue de l'Opéra.

LIBRAIRIE

LÉOPOLD BOSSANGE, Commissionnaire en Librairie, 6, rue Chabanais.

PARFUMERIE

COSMYDOR. — Eau de Toilette sans acide ni vinaigre, aromatique, hygiénique.

SAVONNERIE DU COSMYDOR, entrep. gén. boul. Sébastopol, 53.

A. Balmain. — Parfumerie fine. Savons de toilette. Articles de choix.

370, rue Saint-Honoré, Paris.

Cosmétique au Raisin pour les gerçures des lèvres. L. PIERLOT, 55, r. Bonaparte. La boîte, 2 bat., f. 65.

EAU DE TOILETTE

Lait anthéphélique Candès, boulev. Saint-Denis, 26, pour rendre et conserver au teint sa pureté et son éclat.

Elixir et Poudre au Cresson Martial, 119, r. Montmartre.

HYGIÈNE L'Eau et la Pommade du Dr JACOMY arrêtent la chute des cheveux, empêchent de blanchir, 21, quai Saint-Michel.

VINS

The International ADEGA Company, 12, rue du Quatre-Septembre.

Importation directe de tous les vins d'Espagne, de Portugal, de Madère. — Boissons anglaises. — Vente à la bouteille et par fûts. — Dégustation au verre.

LE GAULOIS

LE PLUS COMPLET ET LE MIEUX INFORMÉ
DES JOURNAUX DE PARIS

Prix de l'abonnement pour le Canada (Uni n postale):
Un an, 72 fr.; Six mois, 36 fr.

Bureaux à Paris, 9, Boulevard des Italiens

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1884 Arrangements d'été 1884

Depuis le 10 mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

PARTIRONT DE LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et Saint-Jean..... 7.30 A. M.
Pour la Rivière-du-Loup et Sainte-Flavie 11.20 A. M.
Pour la Rivière-du-Loup..... 5.15 P. M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et Saint-Jean..... 7.20 P. M.
De la Rivière-du-Loup..... 1.30 P. M.
De la Rivière-du-Loup..... 6.00 A. M.

Le char Pullman qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à Saint-Jean.

Tous les trains circulent sur l'échelle chronométrique à l'Est.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef,

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. B., avril 1884.

BOURGOIN, DUCHESNEAU & C^{IE}

NOUVEAUTÉS ET MERCERIE (Small Ware)

IMPORTATEURS

321, 323, 325, rue Saint-Paul
MONTREAL

GUSTAVE R. FABRE

Marchands de Fers et de Quincallerie

RUE SAINT-PAUL. — MONTREAL

LA COMPAGNIE DE**Navigation Richelieu et Ontario**

LIGNE DE LA MALLE ROYALE

ENTRE

QUEBEC ET MONTREAL

Cette magnifique ligne est composée des steamers de première classe suivants :

QUÉBEC ET MONTREAL

Départ de Montréal, tous les jours, sept heures du soir; départ de Québec, tous les jours, cinq heures du soir.

ENTRE

MONTREAL et TORONTO

Les steamers

CORSICAN,

ALGÉRIAN

et CORINTHIAN

Un de ces steamers quittera, tous les mardis, jeudis et samedis, le bassin du Canal à 9 heures, et Lachine à l'arrivée du train qui part de la gare Bonaventure à midi, pour

TORONTO

Et les ports intermédiaires, se raccordant directement à

Prescott et Brockville

Avec les chemins de fer d'OTTAWA, PERTH, ARNPRIOR, etc. à

TORONTO

Avec les chemins de fer qui conduisent à tous les points de l'Ouest.

J.-B. LABELLE,

19 mai 1884.

gérant.

AGENCE FRANCO-ANGLAISE

Pour la Représentation et la Vente des Marchandises
Françaises et Anglaises

OBJETS D'ART, DE LUXE ET DE HAUTE FANTAISIE
à MONTREAL (Canada)

PLACE VICTORIA, RUE SAINTE-RADEGONDE, 8

N. B. — Renseignements franco sur demande.

L. J. A. SURVEYER

MARCHANDS DE FER ET DE QUINCAILLERIE

Rue Notre-Dame, 188

MONTREAL

LIGNE DOMINION**De Paris au Canada**

Départ de Liverpool pour Québec tous les jeudis

L'Orégon, Le Sarnia, Le Vancouver

Les salons, ainsi que les cabines de 1^{re} classe, se trouvent au milieu du navire.

Le Vancouver est éclairé à la lumière électrique dans tous ses compartiments.

Prix de passage : 1^{re} classe, de 266 70 à 480 fr.

Pour tous renseignements et pour les billets de passage, s'adresser à

PITT ET SCOTT,

7, rue Scribe, Paris.

LA NEW-YORK

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1845

Fonds de Garantie : 287 Millions

ENTIÈREMENT SOUSCRITS

MUTUALITÉ A PRIMES ET ENGAGEMENTS FIXES

Les assurés sont seuls propriétaires du fonds de garantie de tous les bénéfices.

TARIFS COMPARÉS

de la NEW-YORK et des principales autres Compagnies

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS

avec participation aux bénéfices

Primes viagères assurant 100f.

| Ages | à la New-York | |
|------|---------------|---------------------|
| | à la New-York | aux autres Compagn. |
| 25 | 19.80 | 22.10 |
| 35 | 26.38 | 28.40 |
| 45 | 37.97 | 38.70 |

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES

payables par semestre

Rente pour un versement de 100 fr.

| Ages | à la New-York | |
|------|----------------------|---------------------|
| | à la New-York hommes | aux autres Compagn. |
| 60 | 10 » | 9.02 |
| 70 | 13.60 | 12.15 |
| 80 | 17.60 | 15.16 |

DIRECTION POUR LA FRANCE

19 — avenue de l'Opéra — 19
PARIS

**BERTHET & DESMAZIÈRES**

TAILLEURS

Fournisseurs de S.M. le Roi de Suède et de Norvège

AMAZONES, LIVRÉES. — 32, RUE DES PETITS-CHAMPS.

APPARTEMENTS MEUBLES

A LOUER

S'adresser rue de la Boétie, 81, PARIS.

FABRE & GRAVEL

LIBRAIRES

Rue Notre-Dame. — MONTREAL

CONCESSIONS GRATUITES DE TERRES

AU CANADA

65 hectares au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest

40 à 85 hectares dans les autres provinces

On trouve à acheter des fermes et des terres en partie défrichées à des prix raisonnables dans les provinces de Québec, d'Ontario, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île du Prince-Edouard et de la Colombie anglaise.

Passages à prix réduits. — Avantages spéciaux offerts aux domestiques.

S'adresser pour brochures donnant tous les renseignements relatifs au placement de capitaux, règlements pour la vente des terres, demande d'emploi, taux des salaires, prix des denrées d'alimentation, etc., etc., au bureau du Haut-Commissaire du Canada, 9, Victoria-Chambers, Londres S. W. (M. J.-G. Colmer, secrétaire; M. C.-C. Chipman, secrétaire-adjoint); ou à M. John Dyke, 15, Water-Street, Liverpool, et à M. Hector FABRE, commissaire-général du Canada, 19, rue de Grammont, Paris.

LIGNE ALLAN

Paquebots-Poste de Liverpool au Canada

DATES DES DÉPARTS DE LIVERPOOL A QUÉBEC

| | |
|-----------------------------|------------------------------|
| Sarmatian... Jeudi 28 août. | Polynesian... Jeudi 25 sept. |
| Sardinian... — 4 sept. | Peruvian... — 2 octobr. |
| Circassian... — 11 — | Sarmatian... — 9 — |
| Parisian... — 18 — | Sardinian... — 16 — |

Ces vapeurs touchent à Londonderry le lendemain de leur départ pour embarquer les passagers et la malle.

PRIX DES BILLETS DE PREMIÈRE CLASSE

Fr. 318 15. — Fr. 397 65. — Fr. 477 20

suivant la position des cabines.

Sur le Parisian, les prix varient de Fr. 397 65 à 557.

Les passagers de différentes catégories de première classe jouissent du même salon et de la même table.

Les enfants de moins de 12 ans paient demi-place. Au dessous de 2 ans, ils voyagent gratuitement.

Chaque passager adulte a droit au transport gratuit d'un colis n'excédant pas 20 pieds cubes. Le colis qu'il prendra avec lui dans sa cabine ne devra pas excéder plus de 15 pouces de haut.

Les billets de passage sont délivrés contre un acompte de Fr. 126 25 ou contre la totalité de leur valeur.

Le passager muni d'un billet de retour devra l'échanger contre un nouveau billet avant de retenir son passage.

Pour billets de passage, s'adresser à M. Alex. HUNTER, 4, rue Gluck, à droite de l'Opéra, Paris; agent de MM. ALLAN brothers C^o, 19, James street, Liverpool.

PEINTURE & PHOTOGRAPHIE D'ART**ÉMILE TOURTIN**

8, Boulevard des Italiens, 8